



ABONNEMENTS. Paris et Départements. Un an, 30 fr. — Six mois, 15 fr. — Trois mois, 7 fr. 50. — Le numéro, 60 cent. — Union postale, 3 fr. en sus chaque année.
Administration, Abonnement et Rédaction chez MM. Firmin-Didot et C^{ie}, rue Jacob, 56, à Paris. — Directeur-Gérant : ERNEST BELLECROIX.
Les manuscrits ne sont pas rendus

Sommaire. — L'œdicnème criard, par L. TERNIER. — Vengeance de chien, par de MALEFFRE. — Chasses en Russie, par F. de FLEURY. — La pêche pratique, par L. REYMOND. — Le rhinocéros et sa chasse, par P. M. — Disciples d'Ésaü, par Ch. LALLEMAND. — Médecine canine, par THOS NEWBURY. — Offres et demandes. — Échos. — Chasse au crocodile, par É. DESCHAMPS.

L'œdicnème criard

Il était tard. Nous revenions péniblement de chasser après une chaude journée du commencement de ce mois, — un de ces beaux jours dont il nous a été donné de jouir si rarement cette année.

Les perdreaux ne tenaient plus. C'était l'heure du rappel, l'heure attendue avec tant d'impatience

par les braconniers, celle que maudit le vrai chasseur devant lequel les oiseaux fuient hors de portée. Au milieu des kierric! des perdrix grises, des ko! ko! ko! ko! ko! des perdreaux rouges, un sifflement moqueur vint frapper nos oreilles : Tir! huit! tir! huit!, me rappelant le cri bien connu de mes courlis du bord de la mer, mais avec une intonation plus grêle.

« Ce sont des *Turlus*, me dit mon ami Albert C., ils repassent. »

Au même instant, une bande assez considérable d'oiseaux s'enleva devant nous hors de portée. L'un d'eux cependant, faisant un crochet, vint imprudemment nous reconnaître et tourner rapidement autour de nous, à distance respectueuse toutefois. Je lui envoyai mes deux coups au moment où, sa

reconnaissance finie, il me présentait la poitrine en opérant son mouvement tournant pour rejoindre ses congénères.

Je crus l'avoir manqué, mais au bout d'un instant, serrant ses ailes, il tomba lourdement dans un trèfle voisin.

Tom, qui l'avait vu, fila au petit trot et me le rapporta triomphalement.

« Pourquoi l'as-tu tiré? me dit mon ami, cela ne vaut rien. »

En as-tu goûté, au moins? lui demandai-je en riant, je t'ai connu grand amateur de pluviers quand, au lieu de battre les champs de l'Allier, nous chassions au bord de la mer, or le *Turlu* que voici a quelques droits à la qualification de grand pluvier que lui ont donnée les naturalistes anciens. Il peut



où vont-elles?

que les eaux se sont rafraîchies, le ver de vase et le ver de terreau; ce poisson, de forme plate, comme l'alose, et assez mal en chair, a cependant un certain mérite quand il atteint un poids respectable. C'est toujours une assez pauvre prise au point de vue de l'art; il est sans énergie, se défend mal et ne donne guère d'émotion au pêcheur; après une courte résistance, habituellement, à moins qu'il ne s'agisse de très grosses pièces, il vient tout de suite sur le dos. Les épaisses mucosités que son corps secrète, le rendent fort désagréable à manier; on a une peine extrême à se débarrasser de l'enduit mucilagineux qu'il laisse aux doigts, et dont le contact est quelque peu répugnant.

La carpe de rivière qui diffère, en plus d'un point, de la carpe d'étang, disparaît vite de la circulation pendant l'arrière-saison; on dirait que ce roi des cyprins n'aime que les eaux chaudes, et sans être fixé d'une manière sûre, à ce sujet, nous pensons qu'il doit s'envaser de bonne heure, ou chercher un refuge au plus profond des plantes aquatiques. C'est l'hibernant de nos rivières et de nos fleuves, s'il est permis d'appliquer à un poisson une pareille qualification.

Il serait sage, quand le froid commence à pincer ferme, de remiser ses lignes et ses gaules dans un coin, jusqu'au réveil de la nature; le métier de pêcheur devient un fichu métier, fécond en rhumes, en bronchites, en congestions pulmonaires. Mais la passion ne raisonne pas; le danger résultant des intempéries n'a jamais effrayé un chasseur ou un pêcheur, et le plein air où, à tour de rôle, on gèle ou on rôtit, aura toujours d'irrésistibles charmes pour certaines natures rebelles à tout plaisir qui n'est pas un sport quelconque. Il est donc parfaitement inutile d'essayer de retenir au logis, tombât-il des hallebardes, ou fit-il un froid à indisposer un chien esquimau, l'homme fêru de la passion de la pêche; tout ce qu'on peut conseiller à ce bipède féroce, c'est d'aller chercher le poisson qu'il poursuit même en rêve, dans d'autres endroits que ceux où il le rencontrait en été.

Les espèces, en effet, qui peuplent nos cours d'eau sont frileuses; dès que l'hiver fait sentir un peu durement son influence, elles quittent les courants et se réfugient dans les herbes, dans les racines, partout où la vitesse de la masse liquide est brisée par un obstacle. Dans les pays où la rigueur d'un froid presque continu se fait sentir, en Sibérie, par exemple, il ne semble pas en être ainsi; les peuplades du nord de cette immense contrée, les Yakoutes, les Toungouses ne vivent que de poisson. Quand les riverains de l'Obi, de l'Énisséï, de la Léna pêchent par des froids de 40 degrés, et cassent, dans ce but, l'épaisse croûte de glace qui recouvre la surface de ces fleuves gigantesques, ils sont sûrs de voir accourir devant le trou qu'ils viennent de pratiquer, des troupes de poissons qui ne demandent qu'à ravitailler les garde-manger assez mal en point. Ces espèces-là, dans ce milieu glacé que réchauffe à peine, trois mois sur douze, un pâle et fugitif soleil, ne connaissent pas les eaux tièdes de nos climats tempérés, et voyagent été comme hiver à la recherche de la nourriture. Les poissons de nos régions, eux, se mettent de leur mieux à l'abri du froid et ne sortent du gîte qu'ils ont rencontré que lorsque la faim se fait trop vivement sentir; ces différences sont évidemment dues à l'influence des milieux; car les espèces qui vivent dans les eaux douces, soit à l'extrême nord soit dans le midi, sont toutes recouvertes d'écailles

qui ne les protègent guère contre les températures extrêmes. Les poissons de la Léna, n'ont pas reçu, que nous sachions, de dame nature, une robe plus chaude que ceux du Nil ou du Niger.

Les passionnés de la pêche à la ligne devront donc opérer le long des rives couvertes de buissons, dont le pied trempe dans l'eau, tout contre les herbes, dans les méandres où les berges forment des promontoires qui rompent la force du courant; ils ne seront récompensés de leur héroïsme, que par d'assez maigres résultats en décembre et en janvier. A cette époque de l'année, nous n'avons jamais vu prendre ou pris nous-même un poisson de bonne taille, sauf le brochet, toutefois.

Les sages que l'âge a touchés, ou ceux dont la passion est modérée, abandonneront la canne à pêche vers la mi-novembre. C'est plus sûr et moins trompeur!

LÉON REYMOND.



Le Rhinocéros et sa Chasse

Après l'éléphant, le rhinocéros est l'animal le plus considérable qui subsiste sur la terre d'aujourd'hui.

On songe avec effroi à ce que devait être l'existence des hommes aux premiers âges, quand, peu ou pas armés, ils avaient à lutter contre de tels monstres, dont l'aire de dispersion était sans limite, puisque on a retrouvé des ossements de rhinocéros en Sibérie, en Allemagne, en Angleterre, en Italie et en France. En 1774, on découvrit même, dans les sables de la Wilusi, en Russie, le cadavre complet, chair et poils, d'un de ces animaux. La présence de ces poils, sorte de fourrure qui manque totalement aux espèces encore existantes de l'Afrique et de l'Inde, prouve que ces rhinocéros étaient bien des autochtones de nos contrées septentrionales.

Quoique l'arrivée en Europe du premier rhinocéros date déjà de Pompée, ce n'est qu'à de rares intervalles, jusqu'à ces dernières années, qu'on a pu y voir vivant ce monstrueux pachyderme. Les Romains, qui ne se refusaient rien dans l'enivrement de leurs *triumphes*, assistèrent plusieurs fois dans les cirques à d'homériques *corridas* dont les *aficionados* modernes n'ont pas idée avec leurs taureaux. Auguste offrit un de ces spectacles à Cléopâtre, après la chute d'icelle. Domitien, qui reçut deux rhinocéros à Rome, perpétua le souvenir de cet événement en faisant graver leur image sur des médailles.

Mais ce ne fut qu'en 1513 qu'un de ces animaux pénétra plus avant en Europe. Le roi de Portugal, Emmanuel, à qui il fut envoyé des Indes, ne pensa pas pouvoir en faire un plus digne usage que de l'offrir au pape. Le caractère farouche du sauvage pachyderme ne lui permit pas d'arriver jusqu'à la Ville Éternelle. Il fit périr en route le bâtiment sur lequel on l'avait embarqué et s'abîma dans les flots.

Ce détail vous donne la mesure de la puissance du passager.

Le rhinocéros est, en effet, doué d'une force prodigieuse et ses fureurs sont terribles. D'une intelligence bornée, il se fâche de tout, sans motif. Croit-il voir un ennemi, il charge avec rage; on l'a observé fonçant sur des buissons dans la brousse, ou sur des troncs d'arbres, qu'il avait probablement pris pour des êtres animés. Cette masse presque informe, callée sur quatre poteaux qui sont ses jambes, paraît d'abord être impropre à exécuter les bonds d'une effrayante légèreté qu'il accomplit sans effort, lorsque l'objet le plus futile a excité sa colère.

— On ne peut l'appivoiser. Dans les jardins zoologiques, l'éléphant et l'hippopotame non seulement reconnaissent leur gardien, mais ils finissent par devenir ses amis, sensibles qu'ils sont aux bons traitements. Ils se laissent soigner, nettoyer, etc.; jamais de surprises traitresses, jamais de brusque révolte ou d'inventions malfaisantes, au lieu qu'avec le rhinocéros on est obligé de compter sur des changements d'humeur si subits et si inattendus qu'il n'y a pas à les parer.

N'avez-vous pas vu, cher Monsieur Bellecroix, en arrivant un jour au jardin zoologique d'Anvers, emporter un pauvre gardien, victime d'un de ces terribles animaux? C'était lui qui le soignait spécialement et il pensait n'en avoir rien à redouter. Comme le malheureux passait le long du mur, le monstre s'appuya indolemment sur lui, sans malice apparente, sans mouvement violent, comme s'il avait voulu simplement s'adosser. Le pauvre gardien fut aplati net, sans peut-être que son colossal meurtrier se doutât du forfait qu'il venait d'accomplir. Un éléphant n'eût jamais fait cela. Il aurait su que son ami était là et ne l'aurait pas seulement effleuré; mais le rhinocéros n'a pas d'amis. C'est un solitaire; il ne fraye même pas avec les individus de son espèce. Tout au plus a-t-on pu voir quelquefois deux de ces monstres allant de compagnie, mais c'était le couple et vous connaissez la fable de La Fontaine:

... « Tigres dans les forêts; monstres marins au fond de l'onde »...

La force musculaire du rhinocéros est encore appuyée par des armes puissantes qui sont admirablement placées pour la défense aussi bien que pour l'attaque, car elles protègent les endroits les plus sensibles, le muffle et la face. L'éléphant peut être coiffé par le tigre qui évite les défenses et s'accroche à la base de la trompe; le rhinocéros n'a pas cela à craindre; son arme, une corne terrible, aiguë comme un poignard, se dresse en l'air, sur son nez même et le fauve s'y empalerait infailliblement en bondissant sur la face du gigantesque herbivore.

Chez le rhinocéros africain, une deuxième corne, plus petite, double la première, d'où son nom de *bicorne*.

Ce qu'on appelle la corne chez les rhinocéros est une matière unique en son genre, ne ressemblant par sa nature ni aux cornes des bovidés, ni aux bois des cerfs, ni aux défenses buccales des éléphants et des morses. Elle ne tient même pas au squelette de l'animal et part de la peau du muffle, s'appuyant seulement sur une protubérance de l'os nasal. Sa texture, fibreuse, est due à des soies raides agglutinées et serrées au point de devenir un tissu corné des plus compacts, d'une seule matière, qui peut se travailler comme de l'ivoire et prendre un très beau poli.



LE RHINOCÉROS AFRICAÏN.

Cette corne, que l'on pourrait qualifier de magique pour les vertus qu'on lui attribue, est très recherchée, aux Indes surtout, non seulement comme matière de luxe mais à cause de sa substance même, qui possède, paraît-il, des propriétés médicinales merveilleuses. On en fait surtout des coupes, dont plusieurs ayant appartenu à des rajahs, sont des chefs-d'œuvre de ciselure.

La richesse du travail est pourtant leur moindre qualité, aux yeux des Hindous. Pour eux, ces coupes remplacent tous les médecins légistes et tous les toxicologues de la terre. Un breuvage empoisonné versé dans un de ces vases perd ses dangereux effets, selon les uns, ou, selon les autres, il se trouble manifestement et décèle la présence du toxique. Aussi vous pensez si les tyrans et potentats ont toujours au moins un de ces précieux hanaps dans leur bagage. Ce qu'on a dû couper de têtes dans ce bienheureux pays, sur le soupçon d'empoisonnement éveillé par d'habiles transformations de jongleurs qui pouvaient bien troubler une boisson versée dans la coupe, selon les besoins de leur cause!

Pour obtenir du rhinocéros la corne précieuse aux propriétés divinatoires, vous pensez bien qu'il s'engage entre lui et le téméraire qui ose convoiter cet appendice nasal un pugilat dont l'homme ne sort pas toujours à son avantage. A vrai dire, l'Hindou chasse rarement le colosse en s'exposant à ses coups.

Profitant d'une habitude de l'animal qui le fait revenir invariablement par le chemin qu'il s'est frayé pour aller pâturer, soit en forêt, soit dans les plantations qu'il dévaste, le chasseur indien creuse une fosse profonde sur ce passage et achève commodément la bête lorsqu'elle y est tombée. Le premier blaireau venu éventrerait la malice cousue de fil blanc d'une trappe aussi grossière, mais je vous ai dit que la stupidité du monstre égale au moins son volume, ce qui est quelque chose.

En Afrique, où le rhinocéros se rencontre depuis l'Abyssinie jusqu'au Cap, en petit nombre aujourd'hui, on le chasse de plusieurs façons. Les Cafres lui envoient des flèches empoisonnées contre le venin desquelles sa corne n'a pas de remède, paraît-il, car il y succombe très bien. Il est vrai que sa corne ou plutôt ses deux cornes, puisque l'africain en a deux, ne sont pas encore tournées en coupes quand il les porte sur le nez.

Très pittoresque et bien digne de ce peuple guerrier la manière usitée par les Abyssins pour tuer ce mastodonte, si l'on en croit des voyageurs dignes de foi.

Deux chasseurs montent sur le même cheval qu'ils poussent contre le rhinocéros. La brute fonce à corps perdu sur les cavaliers. L'un d'eux saute à terre et tranche les jarrets de l'animal, tout occupé du cavalier; il faut pour cela un glaive très lourd, spécial à cette chasse. N'est-ce pas d'une crânerie toute chevaleresque, cette attaque d'un pareil monstre à l'arme blanche.

Aujourd'hui on chasse le rhinocéros avec la balle explosible, comme tous les géants de la création, félins ou pachydermes. La poursuite de ce dangereux animal n'en reste pas moins très périlleuse. Manqué ou blessé, il se rue sur l'agresseur avec une vélocité qu'on n'attendrait pas de sa masse. Cette rapidité brutale est en même temps une des chances du chasseur, quand il peut esquiver la première charge. Emporté par son élan, le rhinocéros dépasse de beaucoup le but manqué et permet au

chasseur de lui envoyer une seconde balle. De plus, une fois son ennemi hors de vue, le moindre incident suffit pour détourner le monstre de sa poursuite; aussi les Boers le chassent-ils souvent en se faisant accompagner par des chiens dressés à cet effet, dont le nombre et le mouvement continu autour de lui, occupent le rhinocéros et laissent au chasseur le répit nécessaire pour tirer. En rase campagne un cavalier muni d'une excellente monture pourrait peut-être essayer de distancer la bête, en ayant de l'avance, mais dans les terrains broussailleux et encombrés de hautes herbes où on la rencontre le plus souvent, il serait vite atteint et la brute enverrait en l'air cavalier et monture d'un seul mouvement de la tête, pour ensuite s'acharner sur eux jusqu'à assouvir sa rage, qui n'a pas de limites.

P. M.

Disciples d'Ésaü

J'aime bien les lentilles, avec un petit roux d'oignons jeté au dessus, voir même en salade; mais je crois être sûr de moi en affirmant que ma tendresse pour ces féculents minuscules ne m'aurait pas conduit jusqu'à l'abandon du droit d'aînesse: et, ce, pour plusieurs raisons dont une seule suffit. J'étais fils unique.

La chasse, dans le cas de ce bon Ésaü, a été, sans contredit, la cause du plus étonnant aiguillage historique, puisqu'il a dépendu d'un appétit formidable gagné à la chasse, pour faire descendre la lignée des rois d'Israël de Jacob, au lieu de la faire partir d'Ésaü. Lecteurs de *la Chasse illustrée*, méfiez-vous donc des « retours de chasse » et des appétits de toute sorte qui s'en peuvent suivre.

Le renoncement d'Ésaü a fait école; George de Saxe, qui tuait en Hongrie des daims de 800 livres, des loups terribles, des sangliers énormes et des ours redoutables, refusa net la couronne de Bohême, parce que les daims du pays tchèque ne pesaient pas moitié de ceux de Hongrie et que les loups, les sangliers et les ours y étaient de poids et de férocité moindres.

La Chasse illustrée a rapporté que l'empereur d'Allemagne et l'empereur d'Autriche venaient de tuer, en Hongrie, des cerfs à têtes extraordinaires. Celle du cerf mis à mort par Guillaume II sera sans doute portée dans un palais impérial de Prusse comme un trophée rarissime, vu le nombre incalculable de ses andouillers. Mais on n'en est plus à ces temps héroïques des grandes chasses princières d'Allemagne, à la suite desquelles on élevait des pierres commémoratives, des églises et même des couvents sur l'emplacement où le prince avait tué quelque cerf d'extraordinaire beauté.

Les bois de cerfs les plus beaux étaient pieusement conservés et transmis aux descendants comme des trophées cynégétiques, gloire de la famille! Il s'établit et ce pendant des siècles, entre les nombreux petits souverains de la vieille Germanie une sorte de concurrence. C'était à qui aurait le record des andouillers les plus beaux ou la tête la plus extraordinaire. Et cela arriva à ce point, que l'Électeur de Saxe céda un jour, pour une tête de cerf, sa plus belle compagnie de grenadiers à l'Électeur de Brandebourg. Un duc de Wurtemberg donna, lui, tout un village, pasteur et habitants compris, pour une tête de cerf reconnue très rare. Un duc de Pomé-

ranie ayant offert plus d'un demi million pour une de ces têtes, vit repousser cette offre folle.

Je me rappelle avoir vu dans le palais du roi de Wurtemberg un tableau représentant une chasse offerte au dix-huitième siècle par un de ses ancêtres, simple duc encore, où le prince et ses invités, placés dans des abris, avaient devant eux des monceaux de daims, de cerfs, de chevreuils, de renards et de sangliers. Plus de soixante grosses pièces se voient sur ce tableau, accumulées devant l'abri ducal.

Sans doute un chasseur parisien, qui chasserait trois ou quatre fois par semaine durant la saison dans les grandes chasses de Seine-et-Marne, de Seine-et-Oise et de l'Oise, pourrait chiffrer par centaines les pièces inscrites sur son carnet. Et je me souviens du temps où, en Alsace et dans le grand-duché de Bade, les carnets moyens portaient, pour un fusil unique, six cents lièvres, cent faisans, quarante chevreuils et quatre cents perdreaux. Je crois même que ces résultats peuvent encore être atteints actuellement sur les rives du Rhin. Pour mon compte, deux fois dans ma vie de chasseur, j'ai dépassé en une saison le chiffre de six cents lièvres.

Je rappellerai ici quelques carnets extraordinaires. En quatre années, la duchesse d'Orléans (au XVII^e siècle) put inscrire sur le sien mille morts de grand gibier, auxquelles elle avait assisté, surtout à la suite de chasses à courre. L'Électeur de Saxe nous apprend, par un carnet bien tenu, qu'en l'espace de 45 ans, il a abattu, tant à tir qu'à courre, 110.960 têtes de gibier noble.

Ces résultats appartiennent à l'histoire, à cette histoire qui subit, en Israël, une si prodigieuse déviation par suite de l'appétit rapporté de la chasse par Ésaü et de la convoitise du fameux plat de lentilles.

Charles LALLEMAND.

MÉDECINE CANINE

HÉPATITE.

L'Hépatite est une inflammation causée par la congestion des vaisseaux sanguins du foie.

Elle peut être aiguë ou chronique.

Hépatite aiguë.

Causes. Beaucoup plus dangereuse que l'autre, elle a pour cause le froid et l'humidité auxquels les chiens sont souvent exposés.

Elle se produit aussi, mais beaucoup plus rarement, chez les chiens de luxe qui manquent d'exercice et dont l'intestin est sujet à se constiper. D'autres causes encore sont les coups, les contusions, les chutes, l'abus de médicaments susceptibles d'exciter le sécrétion de la bile.

Symptômes. Il est facile même, pour le simple amateur, de diagnostiquer cette maladie. La fièvre est intense et accompagnée de tremblements, le nez chaud et sec, une pression sur la région du foie cause au malade une vive douleur (directement derrière la limite des côtes, à droite); le pouls est faible et dur, la respiration accélérée sort avec peine de la poitrine, l'animal est constipé et les matières fécales sont de couleur de plomb, les vomissements sont mélangés de bile, et, presque dès le début de la maladie, le blanc de l'œil, la langue et toute la peau prennent une couleur jaunâtre; le ventre est